



Transcription de la vidéo :
Épisode 1- Comment tout a commencé 12'12

♪ *Matilda, apprenons l'égalité* ♪

Tout petite déjà, j'avais conscience

qu'il y avait une grande différence
entre les filles et les garçons,

une différence de liberté,
une différence de droit.

Je ne comprenais pas pourquoi mes frères,

ils avaient droit de faire
plein de trucs et pas nous,

et pourquoi surtout eux,

ils n'étaient pas obligés
de faire les activités ménagères

mettre la table,
faire la vaisselle et tout ça.

Donc déjà, très très rapidement,

j'ai vu qu'il y avait une différence

et tout de suite, ça m'a énervé.

Déjà, ça commençait à m'agacer
et à trouver ça pas juste.

Ce qui m'a fait vraiment réaliser,

c'est quand j'ai commencé
à jouer au football

à une époque où ce n'était pas
tellement autorisé pour les filles.

Ça ne l'était même pas du tout.

Et dans les années 70,

donc j'étais en train de regarder
une séance de foot,

j'étais donc assise
très sagement sur le terrain,

et cet entraîneur vient vers moi
et il me demande de jouer.

Il me dit : « Viens, tu vas jouer ».

Moi, tout de suite, je lui dis :
« Non, moi je veux pas jouer » ;

d'abord parce que, comme toujours,
l'incompétence pour nous les femmes,

je ne sais pas jouer.

Évidemment, j'aime jouer au foot.

Il laisse ça et hop vite fait,
il dit : « Écoute, c'est pas grave.

J'ai vraiment besoin d'une licence pour

faire jouer ces garçons en compétition.

Il me faut une licence de plus.

Alors, voilà, tu vas jouer
et il n'y a pas de soucis. »

Et moi je lui réponds,
deuxième objection ;

on résiste, je résiste :

« Mais non, mais moi je suis une fille
et je sais que c'est pas pour les filles »

Donc, là encore une fois
il balaye ça, très rapidement,

il a dit : « C'est pas grave,
on fera une fausse licence.

On t'appellera Nicolas,

mais j'ai vraiment besoin
d'une licence de plus

pour faire que cette équipe
puisse, tous les samedis,

comme les autres équipes du club,
jouer en compétition. »

Donc, il faut saluer
quand même ce dirigeant bénévole

qui est extraordinaire.

Il est prêt à tout faire

pour que les petits garçons jouent.

Et moi, donc par politesse,
parce que c'est mon éducation ;

c'est un adulte qui me demande
quelque chose,

par politesse, je dis Oui.

Et je rentre sur le terrain sans jamais
avoir couru après un ballon,

sans avoir couru dans un espace pareil

et je sais rien faire
du tout avec le ballon.

Et alors, ce qui se passe,
c'est que j'observe du coup.

Ils font les garçons, ils font bien.

Alors, moi je regarde comment ils font,
comment ils conduisent le ballon

comment ils le contrôlent,
comment ils dribblent, voilà.

Et avec mes yeux, je capte tout

et je m'approprie les compétences

qu'ils mettent en œuvre pour être
des bons petits footballeurs.

Et là où c'est que extraordinaire,
c'est que j'apprends à la vitesse grand V

que je cours hyper vite,
avec ou sans ballon.

Et puis, cerise sur le gâteau,
j'ai le sens du but.

Ça s'appelle comme ça en football :
« avoir le sens du but »,

et je sais me placer, je sais me démarquer
et je marque tous les buts.

Alors là, c'est extraordinaire,
la réaction de mes partenaires.

Moi qui suis la fille qui viendra
pour permettre à des garçons de jouer,

donc je suis la joueuse/le joueur alibi

quand il ne porte même pas
son vrai prénom.

Mes partenaires sont super contents,
on gagne des matchs,

les adversaires parfois
sont très surpris.

Et puis surtout pour moi,

en tant que petite fille
issue de l'immigration,

c'est une révélation.

Je peux être dans un endroit interdit

ou pas autorisé,

si on veut le dire
de façon moins directe.

J'y excelle, je suis brillante.

Du coup, je suis plus dans mon coin,
dans mon silence à parler à personne,

je participe à faire gagner mon équipe.

J'ai des sensations, mais de dingue,

c'est un vrai bonheur,
je cours super vite.

La façon dont on contrôle le ballon

de faire des passes,
d'aller marquer des buts,

mais c'est fabuleux comme sensation.

Et là, moi je dois au football
quelque chose d'extraordinaire.

Le football m'a dit
que j'avais de la valeur.

Là où partout, on me disait
que je n'en avais pas,

à la fois en tant qu'immigrée
et en tant que fille,

parce que c'est aussi les messages
qu'on nous passait à la maison

en tant qu'italienne.

Et là, je me suis rendue compte

que si je devais me référer
à quelque chose,

c'est à mon activité, mon action,

mon ressenti, mon plaisir,
mon efficacité,

tout ce que j'ai appris,

et puis après, tout
ce que disent les gens autour,

peu importe parce que moi, du coup,
je savais que j'étais quelqu'un de fort ;

voire peut-être même d'exceptionnel.

Pas dans le sens où j'ai la grosse tête,

mais dans le sens où je suis une fille,
interdite, qui est super forte

et qui fait gagner son équipe.

Là, la prise de conscience,
elle est là.

En fait, ça permet de se rendre compte
qu'on peut changer son destin,

qu'on peut changer la situation
à l'instant T par son action.

Ça, malheureusement,

puisqu'on est encore là aujourd'hui
en train d'en parler,

changer vraiment le monde.

Mais, moi déjà ça m'a changé la vie.

Et le début de mon engagement,
c'est celui-là :

j'avance et du coup, je prends conscience
encore plus au fil du temps

parce que bon,
quand je commence, j'ai 10 ans

et je vais jouer jusqu'à 14 ans
avec les garçons ;

je prends conscience au fur à mesure
de toutes les différences

qu'il y a de liberté entre
les filles et les garçons,

notamment dans le domaine du sport,
de la motricité, du corps et de l'espace.

Et ça se complète avec l'EPS
à l'école, au collège.

Et quand je me retrouve, moi,

dotée d'une motricité normale,
d'une activité physique normale,

d'une joie à traverser les espaces
tout à fait légitime,

avec des filles qui viennent
à reculons au sport,

qui n'ont pas la tenue adaptée,

qui n'ont donc pas la même motricité
que moi et le même engagement.

Donc j'ai fait mon parcours
de sportive de haut niveau,

à la fin, j'ai arrêté

et je suis allée jouer dans un petit club
pour juste le plaisir de jouer au foot

parce qu'il n'y a pas
que la performance qui compte,

il y a aussi le plaisir
d'être sur le terrain,

l'attaque des copines,
de partager une situation.

Donc ça aussi, c'est important.

Donc, je ne veux pas qu'on fasse

que l'apologie de l'ultra performance
du sport de haut niveau.

Il y a juste la pratique du foot
qui est géniale, voilà,

et qu'on peut participer, même
quand on ne sait pas vraiment jouer.

(reporter) *Des joueuses de football
de la région parisienne.*

*demandent justice
pour discrimination sexiste.*

L'affaire a été évoquée hier

*devant le tribunal
de grande instance de Nanterre*

Les faits remontent à 1998.

Elles avaient donc la volonté, l'envie,
le projet de monter en deuxième division.

Projet que nous présentons donc au club,
au président du club et au bureau.

Et là, on s'entend dire ;
et je fais court,

on s'entend dire que le projet des filles
n'intéresse pas le club

et que leur projet à eux
qu'ils soutiendront,

c'est le projet des garçons

pour les faire monter
en promotion d'honneur,

c'est-à-dire d'un niveau,

alors que les filles étaient déjà
deux niveaux au-dessus des garçons.

Et là,

(hésite)

Ça a été... ma première pensée,

ça a été pour les petites filles
du club, parce qu'il y en avait.

Et je me suis revue moi,
petite fille dans mon silence

dans mon acceptation, dans ma soumission,

aux différences de traitement
entre les filles et les garçons

avec ce que j'avais intégré
comme étant des vérités

comme quoi je n'étais pas
quelqu'un de bien,

comme quoi j'étais pas à ma place,
comme quoi j'étais un garçon manqué,

toutes ces choses-là,

je me suis dit que je ne voulais pas
que les petites filles,

elles pensent ça toute leur vie, voilà.

Et l'idée, la décision a été prise,

avec les parents, de faire un procès.

Et c'est le début de mon engagement,

c'est-à-dire de passer de mon ressenti,
de mes sentiments à la colère.

Donc, ce ressenti de sentiments
auquel je me soumettais,

que j'acceptais comme étant un fait,

à cette colère, qui d'un seul coup,
à émergé

en regardant mes petites
pucettes-là, de six, sept ans.

Donc, cette colère m'a fait me mettre
en avant dans cette situation

et dire : « C'est pas possible,
il faut que les choses changent.

Tu ne peux pas laisser faire ça,
faut te battre.

Il faut se battre pour ne pas
que ça soit considéré

comme quelque chose
de banal et de normal. »

Et ce procès, nous l'avons gagné
au bout de cinq ans.

C'est une jurisprudence
française et européenne.

Aucune autre femme,
groupe de femmes avant nous

n'avait pris cette décision
d'aller devant les juges.

(reporter) *<i>10 novembre dernier,*
Nicole Abar est encore un peu plus fière.*</i>*

*<i>Fière d'avoir gagné dans son combat
d'égalité dans le sport.</i>*

<i>En novembre dernier,
le club de football du Plessis-Robinson,*</i>*

<i>où elle était entraîneur</i>,

*<i>a été condamné
pour discrimination sexiste ;</i>*

<i>une première en France.</i>

Les femmes, désormais,

si elles sont aujourd'hui
victimes de discrimination,

au fin fond de la Corrèze,
en Île-de-France ou en Alsace,

elles peuvent invoquer
notre arrêt et dire :

« Nous, c'est la même situation
et nous demandons justice »,

parce que la discrimination,

c'est hors-la-loi.

C'est comme le racisme,
ce n'est pas normal.

Il faudrait que ça rentre bien
dans la tête de tout le monde.

C'est fini de banaliser ça.

Pour moi, c'était très, très important

qu'on ne manque pas
de respect aux petites filles

qui étaient, elles, aussi passionnées
de foot que les petits garçons.

Et là, je me suis demandée,

je me suis posée
sincèrement cette question :

est-ce que, avec ce procès,
en ayant fait exister les textes

et en remerciant toutes femmes
et les hommes avant nous

qui ont fait exister les droits,
l'égalité des droits,

est-ce que j'allais vraiment contribuer
à changer le monde ?

Est-ce que ça allait être un accélérateur
du changement du monde

pour plus d'égalité ?

Et ma réponse a été spontanée : non.

Et là, c'est là que m'est venue cette idée
de dire je vais m'adresser,

je vais monter un projet,
je vais m'adresser aux enfants

à travers les enseignants,

à travers l'institution
de l'éducation nationale,

à travers l'école,

et aller travailler sur les stéréotypes,

et essayer de limiter
cette reproduction des stéréotypes.

Mais en même temps, pour les filles
et pour les garçons,

et ça c'est essentiel ;

il faut que les filles
et les garçons, ensemble,

soient amenés à se penser différemment,
à se vivre différemment

et à mettre en œuvre un mot
que j'adore, le mot « négocié ».

Voilà, on négocie tout.

Il n'y a pas d'attribution de rôle,
de droit,

de pouvoir de l'un ou de l'autre,

On négocie tout.

Toutes les situations se négocient

et c'est là qu'on [nous prenait]
vraiment à égalité.

Et dans cette stratégie-là,
dans cette énergie-là,

je me suis dit : « T'es qui, toi ? »

Moi, je suis pas une diplômée
de bac + 40 en études de genre,

je n'ai pas fait d'études universitaires
du tout sur ce domaine-là,

j'ai jamais été militante de rien.

Je me suis dit : « Moi,
je suis une sportive qui fait du foot

et qui aime être sur un terrain de foot,

qui aime cette sensation de liberté
d'espace, de courses et tout ça.

Je vais rester une sportive,
je reste à ma place.

Et je vais essayer de démontrer

que tout commence, en terme d'inégalité
entre les filles et les garçons,

tout commence dès le bébé,

dès les premiers pas du bébé,

dès les premières autonomies que
les enfants se donnent, fille, garçon. »

La perte de motricité des bébés filles

est le constat initial qui pose la base

de ce qui va être le terreau
de toutes les différences

qui vont se mettre en place
entre les filles et les garçons.

(crient) Faux !

♪ *Matilda* ♪